

Lacan Quotidien



n° 747 – Vendredi 27 octobre 2017 – 10 h 23 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr



Chemins des désirs

EN AVANT

**Nouvelles incarnations du désir de démocratie en Europe (II),
par Eric Laurent**

La Catalogne, par Antoni Vicens

Que se passe-t-il *après l'enfance* ?, par Laurent Dupont



Nouvelles incarnations du désir de démocratie en Europe (II)

par Éric Laurent

La première partie de cet article est parue dans Lacan Quotidien, n°746, 25 octobre 2017.

Le désir de démocratie et le populisme

La démocratie, c'est la capacité de supporter toutes ses contradictions sans en être accablé ni déprimé. C'est vouloir le débat et la mise en mots du rapport de forces. Il ne s'y agit pas du seul rapport de forces, il s'agit de tenir compte de ce rapport entre forces en présence, pour le dépasser par une élaboration de plus haut niveau. C'est pourquoi nous osons parler de désir de démocratie, alors qu'on nous rebat sans cesse les oreilles du désir de populisme. L'intitulé de notre Forum ne va pas de soi. Comment parler de « Désirs décidés de démocratie » alors que le mot de démocratie vient nommer une perte et un impossible ? Pour la seule France, Marcel Gauchet, Raphaël Glucksmann, Jean-Claude Milner, Jacques Rancière, Paul Ricoeur, qui n'ont rien en commun, surtout pas une idée politique, conviennent d'un point. La Démocratie, c'est le deuil du Un. Le populisme, c'est l'enthousiasme de l'hégémonie, la restauration du Un.

Marcel Gauchet, dans son livre *La Démocratie contre elle-même*, énonce que : « C'est en cela que consiste spécifiquement la politique : elle est le lieu d'une fracture de la réalité » (1). Pourtant, cette phrase est écrite à l'époque de l'euphorie victorieuse des démocraties, suite à l'effondrement du mur de Berlin. Douze ans après, Tony Blair parle dans une atmosphère plus sombre, donnant en 2014 une série de conférences sous le titre « *Is democracy Dead ?* » (2) M. Gauchet avait déjà mis en valeur que le triomphe des démocraties n'engendrait aucun enthousiasme, plutôt un certain affect dépressif – certes plus *light* qu'aujourd'hui. Il en voyait la cause dans le fait qu'en démocratie, la vérité n'est plus jamais *Une*, elle se divise en opinions contraires.

Raphaël Glucksmann – dont j'ai fréquenté le père quand il animait le cinéclub à HEC avec Jean-Jacques Brochier, avant le développement de son œuvre, et puis plus tard dans les « événements de '68 » – voit dans le moment catalan que nous traversons le rappel de l'origine tragique de la démocratie politique et de la nécessité de traverser la discorde sans limites. Il formule avec son talent de plume habituel le dilemme : « Ce dépassement du tragique dans le politique est raconté par *L'Orestie* d'Eschyle, notre récit originel et commun, celui de l'avènement d'Athènes lorsque les Érinyes, les déesses d'une discorde sans fin ni limite, se transforment en Euménides et prennent place au cœur de la Cité, donnant naissance sur scène à la première démocratie de l'histoire... En Catalogne, deux légitimités s'opposent. Le droit d'un peuple à disposer de lui-même et le droit d'un État à faire appliquer le droit. Les indépendantistes, sûrs de la justesse de leur cause, jouent la carte du fait accompli illégal. Le gouvernement central, sûr de la justesse de sa cause, joue la carte de la répression légale. Les actions des deux renforcent la certitude de l'autre d'être dans son "bon droit". Les ingrédients d'une tragédie sont là. Comment ne pas condamner les tabassages honteux de citoyens pacifiques, armés d'un simple bulletin de vote ? Comment ne pas voir qu'une indépendance autoproclamée ouvrirait une boîte de Pandore, celle des frontières à l'intérieur de l'UE, dont des siècles de massacres nationalistes avaient commandé la fermeture ? » (3) Il ne voit de solution que dans un appel à un désir de démocratie, ce qu'il appelle « la politique comme seul horizon ».

Paul Ricœur – mentor d'Emmanuel Macron, nous dit-on – met en valeur la politique comme le lieu d'un deuil, d'un renoncement, à l'identité du sujet politique. L'identité inexistante doit céder la place à l'*identité narrative*, notion qui doit beaucoup au *sujet* selon Lacan. La non-reconnaissance des dettes complexes de Ricœur envers Lacan avait, en son temps, provoqué l'ire de notre maître. Pour ce qui est de l'*identité narrative*, elle est produite après la mort de Lacan, mais les lacaniens y retrouveront des accents familiers. « Cette notion, qui apparaît pour la première fois chez Ricœur dans la conclusion de *Temps et récit* (Seuil, 1983-1985), repose sur l'idée que tout individu s'approprie, voire se constitue, dans une narration de soi sans cesse renouvelée. Il ne s'agit pas d'une histoire objective, mais de celle que, scripteur et lecteur de ma propre vie, "je" me raconte sur moi-même. L'identité personnelle se constitue ainsi au fil des narrations qu'elle produit et de celles qu'elle intègre continuellement. Ce faisant, loin de se figer dans un noyau dur, le « je » se transforme à travers ses récits propres, mais aussi à travers ceux qui sont transmis par la tradition ou la littérature qui s'y greffent, ne cessant de restructurer l'ensemble de l'histoire personnelle. » (4) Le sujet « ponctuel et évanouissant », comme disait Lacan, qui ne se laisse pas définir

d'une essence ou d'une homéostasie fixe, ne peut que s'articuler à la chaîne signifiante, à ce qui est qualifié d'histoire narrative. Mais ce qui est, chez Lacan, avant tout existence logique (5), reste chez Ricoeur, lecteur comme Habermas du premier Lacan, une existence historique : « Sans le secours de la narration, le problème de l'identité personnelle est en effet voué à une antinomie sans solution : ou bien l'on pose un sujet identique à lui-même dans la diversité de ses états, ou bien l'on tient, à la suite de Hume et de Nietzsche, que ce sujet identique n'est qu'une illusion substantialiste, dont l'élimination ne laisse apparaître qu'un pur divers de cognitions, d'émotions, de volitions. Le dilemme disparaît si, à l'identité comprise au sens d'un même (*idem*), on substitue l'identité comprise au sens d'un soi-même (*ipse*) ; la différence entre *idem* et *ipse* n'est autre que la différence entre une identité substantielle ou formelle et l'identité narrative. » (6) C'est ce qui permet à François Dosse de souligner qu'Emmanuel Macron tente de donner à la France un récit narratif en mouvement, qui permette une vision future, en ébranlant quelques piliers du récit narratif conservateur : « Emmanuel Macron donne une définition de la France qui renvoie à une incessante construction narrative et non, comme certains l'ont dit, à la simple reprise du roman national lavissien glorificateur des héros d'une geste épique. » (7) Il faut donc vouloir supporter le deuil de l'identité et désirer ce remaniement sans cesse opéré par l'Autre qui parle en nous, laissant une marge pour l'invention de l'*ipse*.



Nous laissons de côté la question de l'articulation du sujet et de la jouissance, dans le fantasme et ses passions, car nous en avons traité ailleurs. « Qu'est ce qui fait que de Erdogan à Poutine, jusqu'à Xi Jin Ping, et à travers la crise des démocraties européennes, nous voyons surgir une série de leaders très différents, mais qui ont en commun le trait de diriger *seuls* ou de vouloir le faire en se différenciant du *système*. Ce mot de *système* est un écran pour désigner la démocratie représentative dans son multiple. Cette série de leaders peut être considérée non à partir d'une classe supposée unifiée sous l'étiquette populisme, mais en considérant dans sa diversité le type de fantasme qu'ils proposent de partager, quelle est la jouissance en jeu, quel est l'événement de corps proposé par chacun. On pourrait ainsi considérer la série des leaders appelés populistes, sans les mettre dans le même sac, malgré le fait qu'ils surgissent partout, sur toute la surface de la planète, dans des régimes politiques très différents. Ils s'autorisent volontiers de la tradition et du Nom-du-Père, mais pour s'en passer. » (8)

Jacques Rancière souligne, lui aussi, le deuil du Un au cœur du désir de démocratie. « Le scandale démocratique consiste simplement à révéler ceci : il n'y aura jamais, sous le nom de politique, un principe un de la communauté, légitimant l'action des gouvernants à partir des lois inhérentes au rassemblement des communautés humaines. Rousseau a raison de dénoncer le cercle vicieux de Hobbes qui prétend prouver l'insociabilité *naturelle* des hommes en arguant des intrigues de cour et de la médisance des salons. Mais en décrivant la nature d'après la société, Hobbes montrait aussi qu'il est vain de chercher l'origine de la communauté politique dans quelque vertu innée de sociabilité. » (9) C'est ce que le populisme recherche, la vertu innée d'identité qui abolirait l'irréremédiable discorde et ferait du Un hégémonique la nouvelle loi du cœur du peuple.

Le désir de démocratie et les migrants comme symptôme

Les élections en Tchéquie et en Autriche ont, une fois de plus, mis en valeur la coupure qui s'installe entre l'est et l'ouest de l'Europe. On se rappelle comment l'administration Bush en a joué en parlant de *nouvelle Europe* pour désigner cet Orient nouvellement admis dans l'élargissement à vingt-sept de l'UE. Les vingt-sept se sont d'abord récriés, mais depuis le refoulement des vagues de migrants passant par les routes des Balkans lors de l'été 2015 et la fermeture des frontières de la Hongrie, de la Pologne, de la Tchéquie, de la Slovaquie, provoquant la déclaration d'accueil d'Angela Merkel, ils se sont rendus à l'évidence. Un nouveau rideau de plomb est tombé, séparant les deux Europes. En Occident, un filtre de sécurité puissant a été mis en place, permettant une collaboration interétatique, d'abord mise en échec par les attentats multiples commandités par Daech, puis peu à peu plus efficace pour arrêter l'hécatombe – bien que toute l'Europe ne cesse de déjouer de multiples attentats. Le combat contre le Califat déchu ne s'arrête pas à la chute de Raqqa et, comme le disait Althusser, « L'avenir dure longtemps » (10).

Deux ans ont passé, avec des soubresauts imprévus. L'Allemagne, dénazifiée contrairement à l'Autriche, a dû s'accommoder cependant de la montée électorale de l'AfD. Le politologue bulgare Ivan Krastev fait valoir de façon hétérodoxe le point de vue de l'Europe de l'Est sur la question des réfugiés, ceux qui échappent aux guerres civiles des Balkans ou du Moyen-Orient, aussi bien que les arrivants d'Afrique subsaharienne. Il donne forme humaine aux chiffres terribles dont il s'agit. Pour la seule Syrie, sept millions d'habitants ont quitté le pays sur un total vingt-deux millions d'habitants ; seul un million et demi ont atteint l'Europe, les plus qualifiés. Pour Krastev, ignorant les différences de statut économique, les migrants sont « des damnés de la terre qui, en raison de la mondialisation, changent de pays à défaut de pouvoir changer de gouvernement. Une décision rationnelle. Comme l'avait prédit Raymond Aron, “l'inégalité entre les peuples prend le sens qu'avait jadis l'inégalité entre les classes” » (11) . Il donne une version de l'opposition entre la bonne réception des réfugiés en Allemagne en 2015 et le rejet du groupe de Visegrad : « La promptitude avec laquelle l'Allemagne a embrassé les valeurs cosmopolites fut aussi un moyen pour elle d'échapper à l'héritage xénophobe du nazisme, alors que l'anticosmopolitisme en vigueur en Europe centrale est en partie enraciné dans une aversion pour l'internationalisme jadis imposé par le communisme. »

Par contre, il donne un statut parallèle à la crise des réfugiés et à l'absence de confiance des populations envers leurs élites, faisant un lien explicatif entre rejet de l'étranger et rejet de la division démocratique : « Si nombre d'Européens votent pour des partis populistes, c'est non seulement en raison de la crise des réfugiés, mais également parce que, depuis plusieurs années, ils ne font plus guère confiance à leurs élites... Désormais, l'union "toujours plus étroite" entre Européens et "la démocratie approfondie" sont devenues deux notions antinomiques, reconnaît Krastev. » (12) L'Europe se divise à l'Est et le récit européen de l'unité retrouvée par delà le rideau de fer s'effondre. L'Europe de l'Est n'a pas la même histoire que celle de l'Ouest dans sa relation aux Balkans et à l'Empire ottoman. Après tout, le dernier siège de Vienne date de 1683 et attend un vrai beau roman ou film, pour apprendre à l'Europe ce qui s'est passé.



Notre époque est celle des guerres entre États dysfonctionnels ou faillis, des guerres menées par des hyperpuissances blessées et d'autres encore, de religion. Toutes envoient sur les routes de l'exil des migrants par millions. La question des migrants passe au premier rang de la question des droits. Certains, tel Giorgio Agamben, en font la preuve de la fin de la démocratie parlementaire libérale, remplacée par l'état d'exception permanent déclarant privé de droits celui qui n'est plus citoyen de nulle part. Se fondant sur le Droit romain, il voit dans le migrant l'actualisation de la figure du banni, de l'*homo sacer* (13). Au contraire, Jean-Claude Milner montre que cette question du migrant, de celui qui n'est plus citoyen, renouvelle la *lecture des droits de l'homme et du citoyen*. Suivons son raisonnement. Avant de poser la question du pouvoir, et avant de poser la question des droits du citoyen, la Révolution pose les droits de *l'homme* comme tel. Face aux critiques qui ont dénoncé l'abstraction de cet *homme* ou, comme dans la tradition marxiste, son incarnation trop claire des droits idéaux du bourgeois, J.-Cl. Milner maintient que ces droits sont parfaitement incarnés comme les droits de l'être parlant, saisi dans sa pure qualité d'être parlant – « Les êtres parlants sont des corps parlants. Les êtres parlants sont plusieurs, parce qu'ils ont des corps » (14) – et que cette réduction annonce l'être parlant sexué du freudisme, mis en valeur par le dernier enseignement de Lacan sous le nom du *parlêtre qui a un corps*. « Quand on y réfléchit bien, l'homme de la Déclaration annonce l'homme/femme du freudisme : à la différence de l'homme des religions et des philosophies, il n'est ni créé ni déduit, il est *né* ; en cela, consiste son réel. » (15)

L'objection marxiste sur l'abstraction des droits perd sa consistance devant les situations d'urgence et de maltraitance qui se développent : « Face aux campements de réfugiés, le langage marxiste est frivole. Les droits commenceraient donc avec les excréments et les sécrétions ? Pourquoi pas ? aurait demandé Freud [...] Les droits de l'homme/femme résument ce qui fait qu'on ne traite pas un homme ou une femme comme un animal ; ils commencent donc au plus près de l'animalité. Quand bien même on a retiré aux individus leurs mérites et démérites, leurs actions innocentes ou coupables, leurs œuvres en un mot, ce qui reste a des droits. Guenille, ordure, tombeau, la plupart des religions, des philosophies et des héroïsmes méprisent cette part maudite. » (16)



Si l'on admet que les droits du parlêtre recouvrent la prise en compte de la part maudite ainsi énoncée, on peut aller jusqu'à penser que les droits de l'homme nous font entendre que les droits des migrants engagent ceux du parlêtre. À l'issue du Séminaire XXIII, Lacan substitue l'exil des corps dans l'histoire à l'ex-sistence du sujet de l'inconscient : « Joyce se refuse à ce qu'il se passe quelque chose dans ce que l'histoire des historiens est censée prendre pour objet. Il a raison, l'histoire n'étant rien de plus qu'une fuite, dont ne se racontent que des exodes. Par son exil, il sanctionne le sérieux de son jugement. Ne participent à l'histoire que les déportés : puisque l'homme a un corps, c'est par le corps qu'on l'a. Envers de l'*habeas corpus*. Relisez l'histoire : c'est tout ce qui s'y lit de vrai. Ceux qui croient faire cause dans son remue-ménage sont eux aussi des déplacés sans doute d'un exil qu'ils ont délibéré, mais de s'en faire escabeau les aveugle. » (17)

Il s'en déduit non seulement une politique des droits, mais une politique du symptôme, qui implique de nouveaux désirs de démocratie. La méconnaissance du symptôme migrant passe par l'affirmation du communautarisme populiste, avec son repli narcissique. Face à l'identification narcissique au même, l'identification communautariste, la politique du symptôme vise le partenaire à déchiffrer. La croyance identitaire porte en germe sa folie, y compris sous la forme logique selon laquelle « je me hâte de m'identifier au *même* de peur qu'on ne me reconnaisse pas comme homme ».

Les migrants ne sont ni réductibles à un « désir d'Occident » qui les aliénerait sans remèdes, ni à la figure opaque d'une foule menaçante, réduite aux seuls chiffres. Ils sont cas par cas. Déchiffrer le symptôme migrant, c'est pouvoir le traiter effectivement. Un peu de *Realpolitik* est nécessaire. Il faudra, face aux millions de migrants attendus, construire des filtres et des zones humanitaires d'accueil dans les pays de départ. Il faudra donc améliorer les débuts de la nouvelle politique mise en place depuis cette année par les Français et les Italiens qui sont en première ligne. L'universel du droit de l'homme doit être toujours mesuré au cas par cas des multiples trafics d'immigrations possibles. Le Pape François a su trouver les mots pour se faire le porte-voix d'une nouvelle figure du « prochain ». Il contribue puissamment à ce que l'Italie résiste admirablement aux difficultés de l'accueil des nouvelles vagues migratoires, en particulier celles issues d'Afrique subsaharienne. Les incidents de l'été à Rome ont laissé des traces, mais ils ont été surmontés. Nous en entendrons les suites à Turin en novembre et à Rome en février.

- 1 : Gauchet M., *La Démocratie contre elle-même*, Paris, Gallimard, 2002, p. 192.
- 2 : Blair T., « Is democracy dead ? », *The New York Times*, 4 décembre 2014.
- 3 : Glucksmann R., « Catalogne : la politique comme seul horizon », *L'Obs*, 12 octobre 2017.
- 4 : Arrien S.-J., « Ricoeur et l'identité narrative », *Le Point*, 21 juillet 2017.
- 5 : Cf. Miller J.-A. « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un » [2010-2011], inédit.
- 6 : Arrien S.-J., « Ricoeur et l'identité narrative », *op. cit.*.
- 7 : Flandrin A., « Comment Emmanuel Macron a placé Paul Ricoeur au pouvoir », *Le Monde*, 18 octobre 2017.
- 8 : Laurent É., « Populismo y acontecimiento del cuerpo », *Lacan Cotidiano* n° 4, *Lacan Quotidien*, n° 694, 12 mai 2017. (trad. par l'auteur)
- 9 : Rancière J., *La Haine de la démocratie*, La fabrique éditions, 2005, p. 58.
- 10 : Althusser L., « L'avenir dure longtemps », suivi de « Les faits », Stock, 2017.
- 11 : Lemaître Fr., « L'Europe en route vers l'abîme » (Sur *Le Destin de l'Europe*, d'Ivan Krastev, Premier Parallèle, 2017), *Le Monde*, 10 octobre 2017.
- 12 : *Ibid.*
- 13 : Agamben G., *Homo sacer*, Seuil, 2003.
- 14 : Milner J.-Cl., *Relire la Révolution*, Verdier, 2016, p. 254.
- 15 : *Ibid.*, p. 263.
- 16 : *Ibid.*, p. 261.
- 17 : Lacan J., « Joyce le Symptôme », *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 568.



FORUM EUROPÉEN DE TURIN

DÉSIRS DÉCIDÉS POUR LA DÉMOCRATIE EN EUROPE

Turin, 18 novembre 2017

Inscription : [ici](#)



La Catalogne

par Antoni Vicens

En Catalogne, le travail continue tandis que les choses bougent, suivant parfois le développement d'une belle partie d'échec. Nous sommes dans un processus enclenché par le mot *indépendance*. Il dérive selon moi de celui de *souveraineté*. Beaucoup en Catalogne – des millions et depuis des siècles – ont intégré l'idée que leur pays est un sujet politique souverain. Longtemps, cet idéal de souveraineté s'est satisfait du catalanisme : une idée et un sentiment, plus ou moins romantiques, qui se manifestaient sans rupture dans des formes folkloriques, la littérature, la culture ou même dans des structures politiques. Après la dictature de Franco, avant même la Constitution espagnole de 1978 aujourd'hui encore en vigueur, Adolfo Suárez et Josep Tarradellas se sont entendus sur un projet nationaliste pour la Catalogne. Son statut d'autonomie contient le terme de « nationalité », une façon de ne pas inclure le mot « nation » que la Constitution espagnole ne reconnaît qu'à la seule Espagne. Ce statut a permis une succession de réalisations qui, progressivement, ont matérialisé une souveraineté de principe dans des institutions effectives : enseignement, police, administration, santé publique et même une petite partie de la fiscalité de l'État.

Au début du XXI^e siècle, un changement de majorité parlementaire et l'épuisement du modèle nationaliste ont conduit le Parlement de Catalogne à rédiger un nouveau statut, introduisant non seulement des nuances nationalistes, mais un degré supérieur de souveraineté tendant au fédéralisme. Ce statut, rédigé par le Parlement catalan, a été approuvé par un référendum tenu en Catalogne en 2006 après approbation du Congrès des députés et du Sénat, mais, quelques années plus tard, en 2010, le Tribunal Constitucional (équivalent, me dit-on, du Conseil constitutionnel en France) l'a significativement modifié. La Catalogne est dès lors régie par un statut spécifique d'autonomie qui n'a pas été approuvé par référendum. C'est une situation très peu confortable ; sa légitimité est problématique.

Dans le même temps, le Partido Popular, grand parti de droite espagnol, fortement nationaliste en faveur de l'Espagne et virant souvent à l'extrême droite, a acquis un grand pouvoir dans l'État. Grâce à sa forte majorité dans les *Cortès espagnoles*, ne rencontrant presque aucune opposition dans le contexte d'une crise économique très grave et dominant également le Tribunal Constitucional, le Partido Popular a continué à interpréter ce statut catalan et les réalisations institutionnelles qui en découlent d'une façon de plus en plus restrictive.



La crise économique de 2011, qui affecte surtout les jeunes (y compris les 35-40 ans, hommes et femmes diplômés, avec ou sans emploi, déjà pères ou mères), a fait sortir beaucoup de monde dans la rue, à Madrid, à Barcelone et ailleurs dans le monde. C'était une protestation nouvelle, qui n'était pas révolutionnaire au sens communiste de l'expression. À Barcelone, ce mouvement a viré progressivement vers un nouveau projet politique souverainiste, différent des précédents : l'indépendantisme.

L'indépendantisme est une stratégie politique, pas nécessairement nationaliste, orientée vers la construction d'un nouvel ordre politique, sous la forme d'un État. La revendication indépendantiste s'est exprimée à travers des manifestations de grande ampleur, toujours pacifiques, non révolutionnaires. Ce mouvement a grandi. Aux indépendantistes se sont ajoutés, dès le début, des catalanistes ou nationalistes catalans, qui n'avaient jamais pensé à la possibilité d'une indépendance politique. Des groupes plus ou moins libertaires se sont également associés au projet.

Ce mouvement est pacifiste. Il rassemble surtout de larges couches des classes moyennes qui, avec la crise, ressentent la menace qui pèse sur ce qui reste de l'État-providence. C'est patent pour ceux qui perdent leurs logements parce que, ayant perdu leur emploi, ils ne peuvent plus acquitter le montant de leur crédit ou leur loyer ; tout autant que pour les jeunes diplômés qui ne trouvent que des emplois précaires et peu rémunérés.

À Madrid et dans d'autres villes d'Espagne, un mouvement social a pris consistance autour d'un nouveau parti politique, Podemos ; à Barcelone aussi, mais les nouvelles forces indépendantistes y ont l'avantage. Le Parlement catalan a aujourd'hui une majorité indépendantiste, formée surtout par trois partis qui représentent la droite démocratique et la gauche républicaine, auxquels s'ajoute la Candidature d'Unité Populaire, plus à gauche. On peut interpréter le projet indépendantiste comme une affaire politique strictement catalane.

En principe, il en va ainsi. Mais il tient aussi d'un malêtre politique beaucoup plus large, espagnol, européen et mondial.

Ce processus catalan a déclenché un certain nombre de problèmes politiques en Espagne et dans l'Union Européenne, qui dévoilent l'inadaptation des structures au moment politique actuel et à l'avenir que les jeunes attendent. À l'évidence l'accroissement des inégalités s'accélère dans le monde capitaliste, surtout depuis la dernière crise. Les faibles sont plus faibles, les forts plus forts. On peut énumérer d'autres changements qui menacent la paix et les ressources des classes moyennes, ouvrant la perspective d'une prolétarianisation généralisée chaque fois plus rude et plus proche de la misère. La corruption des politiciens appelle à un renouvellement des dirigeants.

En Catalogne, les vieilles nostalgies du catalanisme s'amalgament avec un nationalisme de longue date, auquel s'ajoute un nouveau facteur : les jeunes voient leur avenir et leur présent très menacés. D'une façon ou d'une autre, l'indépendantisme soutient la conviction qu'un État nouveau, avec les ressources dont il pourrait disposer, éviterait ou du moins éloignerait la menace des restrictions budgétaires, pertes d'emploi, précarisation du travail, destruction de l'environnement et leurs conséquences sur la santé.

Le plus attrayant de ce mouvement est qu'il ne se fait pas contre un Grand Ennemi. Si des ennemis surgissent, c'est dans un registre tactique, stratégique, mais non pas politique. Dans le politique, se dressent certes des adversaires, mais pas de Bastille ou de Palais d'Hiver à prendre d'assaut. Le premier pas de cette logique fut celui de dire « oui » au référendum du 1^{er} octobre. Le oui se soutient de lui seul : oui à un meilleur état. Pour moi et les gens de ma génération, qui avons grandi dans une ambiance protestataire où le mot d'ordre était « non », c'est une surprise d'entendre les jeunes d'aujourd'hui crier « oui ».



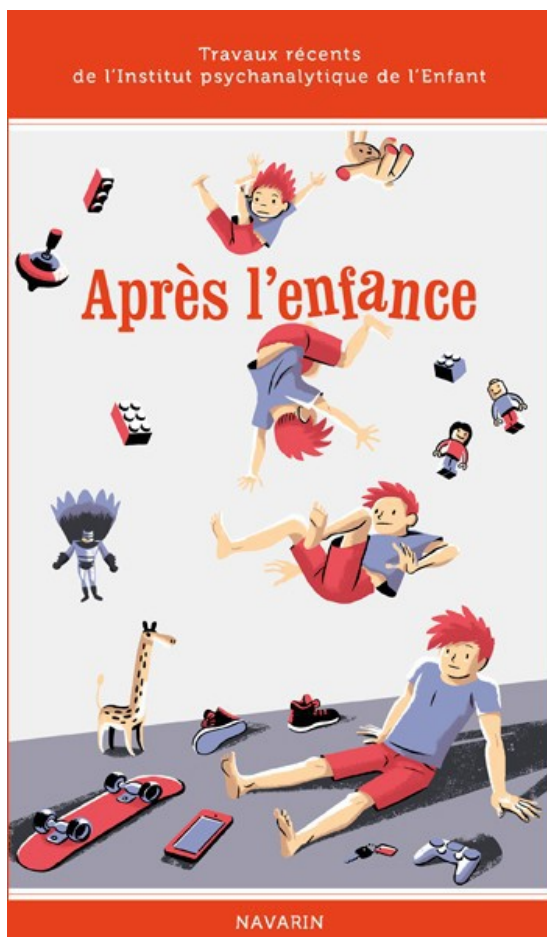
Il s'agit donc d'un mouvement historique ; ce qui signifie que les singularités de ses agents sont secondaires. On pourra me reprocher un hégélianisme, mais c'est ainsi que je le vois : l'histoire nous prend un par un comme des objets *a*.

En ce 25 octobre, nous ne pouvons pas connaître le résultat de ce processus. Mais il est sûr que ceux qui se sentent concernés ont déjà changé. C'est un temps historique nouveau. Pas de retour en arrière, comme il est de rigueur dans la vie.

Que se passe-t-il après l'enfance ?

par Laurent Dupont

Un terme a envahi l'espace public traînant derrière lui toutes les angoisses de la société, irrespect, sexualité, drogue, pornographie, radicalité... Ce mot des maux, c'est : *adolescence*. Ce n'est pas un concept psychanalytique, tout au plus sociologique, voire marketing. Pourtant, la psychanalyse est loin d'être silencieuse sur ce temps de métamorphoses.



Que se passe-t-il après l'enfance ? Métamorphoses du corps dira Freud, remaniements pulsionnels et du rapport à l'Autre, nouveaux modes de jouir dirions-nous avec Lacan. Les psychanalystes entendent bien au jour le jour ce que vit le sujet au moment où son corps bouge et se réveille, au moment où une nouvelle économie de jouissance s'éprouve et cherche à faire ses preuves. Une publication témoigne désormais qu'ils savent aussi le faire entendre.

Son titre se décale volontairement des discours courants, parfois assourdissants, pour ouvrir une autre voie : *Après l'enfance* (1).

Ce volume réunit toutes les interventions qui ont marqué la 4^e journée de l'Institut psychanalytique de l'Enfant consacrée à ce thème. Il comprend également les contributions de psychanalystes qui viennent étayer ce qu'il en est de la conception psychanalytique de cet après l'enfance. En cela, il est un lieu d'exposition de la clinique et de ses enjeux, et aussi une orientation.

Pour que chacun de ceux qui sont amenés à s'occuper de jeunes ne soit pas sans savoir y faire avec cette rencontre toujours singulière, ce livre invite avant tout à la considérer comme telle, à accueillir la parole dans ce qu'elle a de plus singulier, pour y prendre appui.

Au plus près de ce que recueillent les praticiens recevant des enfants et des jeunes, de nombreux cas illustrent dans leur diversité l'éclairage que peut apporter la psychanalyse lacanienne. Ils sont regroupés en trois chapitres : « Corps en chantier », « À quoi rêvent les filles ? », « Traumas ». Ces thèmes sont introduits et ponctués dans le style propre à chacun des contributeurs de l'École de la Cause freudienne. Épistémiques et cliniques, quatre textes composent le quatrième chapitre : « Avec Freud et Lacan, *Après l'enfance* ».

Pour terminer votre lecture, et continuer plus avant, vous trouverez un texte d'orientation fondamental vers la 5^e journée de l'Institut de l'Enfant, « Enfants violents », par Jacques-Alain Miller.

1 : *Après l'enfance*, sous la direction de Laurent Dupont & Daniel Roy, Travaux récents de l'Institut psychanalytique de l'enfant, Navarin, coll. La petite Girafe n° 4, 2017. En librairie le 16 novembre, disponible sur ecf-echoppe.com et à la librairie des J47.

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur
1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédacteur en chef : Yves Vanderveken (yves.vanderveken@skynet.be).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose ; Yves Vanderveken.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI.